

Luc Duhamel, *Les Soviétiques et les voies de la révolution en Europe occidentale (de Lénine à Brejnev)*, Montréal et Paris, Les Presses de l'Université de Montréal et les éditions Anthropos, 1981, 286 p.

Miron Rezun

Numéro 6, automne 1984

La réforme des institutions politiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040471ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040471ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

0711-608X (imprimé)

1918-6584 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rezun, M. (1984). Compte rendu de [Luc Duhamel, *Les Soviétiques et les voies de la révolution en Europe occidentale (de Lénine à Brejnev)*, Montréal et Paris, Les Presses de l'Université de Montréal et les éditions Anthropos, 1981, 286 p.] *Politique*, (6), 191–195. <https://doi.org/10.7202/040471ar>

Luc Duhamel, *Les Soviétiques et les voies de la révolution en Europe occidentale (de Lénine à Brejnev)*, Montréal et Paris, Les Presses de l'Université de Montréal et les éditions Anthropos, 1981, 286 p.

Ce livre a été écrit à l'époque où l'eurocommunisme battait encore son plein, vers la fin des années soixante-dix. C'est «un outil de référence», comme le veut son auteur, un commentaire utile, fort recherché et remarquablement documenté sur les «voies de la révolution en Europe occidentale», bref une évaluation du *processus révolutionnaire* en Europe et de l'attitude de l'URSS à cet égard. Pour compléter sa recherche, Luc Duhamel, éminent so-

viétologue à l'Université de Montréal, s'est entretenu à maintes reprises avec ses collègues en URSS et en Pologne où il avait séjourné.

Il faut reconnaître que si le sujet qu'aborde Luc Duhamel n'est pas forcément original, son approche et sa méthodologie le sont pleinement. Maints ouvrages ont déjà été consacrés à ce problème particulier en Europe et aux États-Unis, tels les études de l'allemand Heinz Timmermann à Cologne et celui du professeur Miklos Molnar à Genève. Mais le professeur Duhamel conçoit une méthode essentiellement historique pour aborder son sujet. Il analyse le comportement des leaders russes — Lénine, Staline, Trotski, Kruschchev et Brejnev — il les compare et les distingue les uns des autres. Son approche et son idée fondamentale consistent à dire que l'URSS, pour survivre et pour atteindre certains objectifs idéologiques en Europe occidentale, procède de deux façons différentes, voire diamétralement opposées («en vue de conquérir l'État bourgeois»... 13): celle de nature pacifique et celle de nature violente. Duhamel subdivise par la suite la tactique non-violente en deux: celle de type légal, l'autre de type illégal. Par légalité, Duhamel entend la procédure électorale ou l'électorisme, c'est-à-dire la reconnaissance du système parlementaire. Par l'illégalité il entend: grève générale, débrayage non permis, refus d'obéir au gouvernement, décision d'armer les travailleurs, lever les milices ouvrières sans pour autant s'en servir. Il applique ce raisonnement tout au long de son œuvre à d'innombrables cas particuliers allant de l'insurrection du PC allemand en 1919 jusqu'à la débâcle d'Allende au Chili.

Cependant, Duhamel utilise parfois une argumentation intrigante, tout en étant fort nuancée, dans la manière dont il défend les thèses de Lénine; celui-ci serait fier des propos avancés. Il n'est pas connu de tout le monde — même Duhamel oublie de le dire — que Lénine était autant fidèle à Von Clausewitz dont les études sur la stratégie militaire le passionnaient qu'à

Karl Marx. Par exemple, l'auteur explique à ce propos: «il s'agit de frapper l'ennemi avant qu'il ne le fasse», et «la violence se branche sur l'illégalité, mais elle peut être porteuse de légalité...» (13).

La question qu'il soulève au fond est celle de la légitimité du pouvoir, notion plutôt éthique, et non seulement celle des moyens d'atteindre ce pouvoir. À travers son ouvrage l'auteur nous fait ré-examiner tous ces débats et polémiques au sujet de la légitimité du pouvoir et, sans le dire, il examine l'applicabilité de l'expérience russe à d'autres pays. Ces notions — légitimité, violence, opportunité et applicabilité — furent au centre des préoccupations des marxistes et des révolutionnaires. Les révisionnistes, les orthodoxes, les maximalistes, les modérés, débattaient cette question avant et après la révolution bolchevik. Aussi serait-il approprié de dire, pour reprendre l'expression de l'auteur, que «les événements d'octobre 1917 les comblent de joie, répondent à leurs attentes, leur insufflent de nouvelles espérances».

Mais les ruptures se succédèrent aussi. Après la mort d'Engels, Lénine se trouve sous l'influence de Kautsky, ostensiblement pour défendre l'orthodoxie marxiste contre le révisionnisme d'un Bernstein. Mais au lendemain de la révolution, Lénine rompt avec Kautsky sur la question du recours à la violence et des méthodes peu civilisées utilisées par les bolcheviks. Ces derniers et les mencheviks ne s'entendaient pas non plus. Ce fut Lénine, le partisan de la non-violence, qui s'est mis à les éliminer de manière violente. Duhamel avoue que «la bataille qui a abouti à la naissance de la république a été menée pacifiquement comme le claironnaient les mencheviks. Leur crédit au lendemain de la révolution de février surclasse celui des bolcheviks pris par surprise, dépassés par les événements et affaiblis par les internements ou l'exil de leurs chefs». (35).

Toutefois, contrairement à ce que nous expose l'auteur, Lénine n'aurait jamais su ménager la susceptibilité des soldats las

de la guerre. Lénine avait besoin de ces soldats, pour la plupart des paysans, pour faire une autre guerre, une guerre des classes, tant en Russie qu'en Allemagne, où la lassitude envers la guerre se faisait sentir également. Il est donc difficile de croire que jusqu'en octobre Lénine croyait encore à une prise pacifique du pouvoir.

Il n'en reste pas moins que Lénine durcit sa ligne politique en faveur de la violence après l'échec de la révolution en Allemagne et à la suite de l'assassinat de R. Luxembourg et K. Liebknecht. Les bolcheviks misaient sur la situation révolutionnaire en Allemagne comme la condition *sine qua non* de la réussite du socialisme dans leur propre pays. «La bourgeoisie occidentale» comme l'explique l'auteur, «effrayée par la victoire des ouvriers en Russie... se retournerait vers les procédés les plus extrêmes du combat». (42) Sans doute, ceci convainc-t-il Lénine de la nécessité, de l'ampleur et des méthodes de lutte non-pacifiques. Ceci peut sembler une contradiction, certes, mais elle reflète bien les contradictions de l'auteur lui-même.

Luc Duhamel consacre tout un chapitre à Léon Trotski (3^e chapitre). Ce qui ressort surtout c'est la manière dont l'auteur résume l'influence de ce dernier en Union soviétique, faisant le contraste avec celle de Staline. Mais quelle était la place de Trotski et, plus particulièrement du troskisme (ce qui ne signifie pas la même chose) dans l'histoire du mouvement ouvrier international? Cet idéologue fut le plus méconnu et le plus controversé de tous les révolutionnaires russes.

Remarquables sont les pages que l'auteur consacre à l'évolution de la pensée chez Trotski en parlant de son échec en Pologne en 1920 et de ses conceptions révisées vers une orientation plus pacifique à l'égard du mouvement ouvrier français, de la grève générale en Angleterre de 1926, de la tactique et de la stratégie proposées par Trotski en Allemagne en pleine effervescence avant la prise du pouvoir par Hitler (169-179).

Dans les derniers chapitres de son ouvrage, Luc Duhamel se sert d'une riche bibliographie, notamment en langue russe, pour cerner les péripéties et l'attitude du Kremlin sur d'importants problèmes mondiaux. Entre autres, il cite Ponomarev et Zarodov sur le Chili en 1973 et sur la France, et fait maintes allusions au conflit idéologique entre la Chine et l'URSS et à ses répercussions en Europe occidentale. En outre il montre de la compréhension pour d'autres facteurs qui affectent l'attitude du Kremlin face à l'eurocommunisme: la dissidence à l'intérieur de l'URSS et la détente à l'extérieur.

Loin de croire que l'expérience bolchevik soit un modèle, Duhamel n'exclut pas, à l'avenir, l'idée de l'arrivée des communistes au pouvoir par la voie légale et parlementaire, sans qu'il y ait guerre civile ou pression de l'armée rouge.

Miron Rezun
Queen's University